

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Enrôlement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " . . . 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIM

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 27 AOUT 1887

No 49



LE PROBLEME DU CHAR DE L'ETAT

OU VA-T-IL?

Les libéraux imprimeront à la gravure un mouvement rapide et circulaire de gauche à droite. Les conservateurs agiteront la caricature en sens contraire.

Ce que fait le vieux est bien fait ! . . .

Deux bons paysans, le mari et la femme, vivent dans leur chaumière, n'ayant pour tout bien qu'un cheval.

Ce peu leur suffit.

La vieille paysanne a bonne humeur ; elle approuve tout ce que veut son homme ; pour tous ses actes, elle n'a qu'une même phrase : " Ce que le vieux fait est bien fait."

Or, un jour, elle lui dit :

— Tu es malin ; si tu emmenais notre cheval au marché, à Montréal, peut-être en tirerais-tu bon parti ?

— Tout de même ! répond l'autre.

Et le voilà parti sur sa bête.

Chemin faisant, il rencontre un gars qui piquait une vache devant lui :

— Eh ! eh ! dit-il, voilà une vache qui ferait bien mon affaire. Je sais bien qu'un cheval vaut plus cher qu'une vache. Mais, bah ! . . . une vache nous rendra tant de services, et puis on vend le lait !

Il appelle donc le gars, lui propose l'échange que l'autre s'empresse d'accepter.

Le voilà donc sur sa vache. Il continue sa route.

Un peu plus loin, nouvelle rencontre : c'est un paysan qui mène un mouton au marché.

— Ma foi se dit notre homme, je ne sais pas si un mouton ne sera pas plus utile qu'une vache. Un mouton n'a pas besoin d'être gardé ; on l'attache à un piquet, et tout est dit, sans compter que la laine est de bon rapport chaque année...

Il hèle l'homme au mouton : nouveau troc.

Le vieux est très content et se félicite.

A peu de distance de la ville, il aperçoit une femme qui pousse à coups de gaule une oie énorme.

— Oh ! la belle oie ! s'écrie-t-il, ma pauvre vieille serait bien contente d'en manger une pareille.....

Je vous prie de croire que la femme ne se fit pas prier pour changer son oie contre le mouton du vieux.

Pendant celui-ci continue à faire des trocs de cette force. Dix pas plus loin, il aperçoit une poule et se persuade aisément qu'une poule est bien plus utile qu'une oie ; son dernier marché est de changer la poule contre un sac de vieilles pommes, parce qu'il se rappelle à temps que sa vieille adore les vieilles pommes !

Le voilà donc arrivé en ville ; il monte à l'auberge, son sac de pommes à la main, et, tout ravi, raconte sa série de marchés.

Dans un coin se tient un riche voyageur, il éclate de rire et s'écrie :

Eh bien ! mon brave homme, tu peux te vanter que tu seras bien reçu quand tu rentreras chez toi !

— Ah ! monsieur, vous ne connaissez pas ma vieille !

— Je parie cent piastres qu'elle te bat.

Le paysan accepte le pari.

L'étranger le prend dans sa voiture ; ils arrivent bientôt tous les deux à la chaumière.

On s'assied, puis le paysan commence :

— La vieille, j'ai changé mon cheval contre une vache.

— Bravo ! une vache est bien plus utile.

— La vieille, j'ai changé la vache contre un mouton.

— Et tu as eu raison ; un mouton nous sera si commode !

— Oui, mais c'est que j'ai changé le mouton contre une oie.

— Tant mieux ! quel bon repas nous allons faire !

— Malheureusement, j'ai changé l'oie contre une poule.

— Quelle bonne idée ! une poule fait des œufs et nous n'en manquerons plus désormais.

— Diable ! et moi qui ai changé la poule contre un sac de vieilles pommes !

— Parce que tu t'es rappelé que je les aimais ? Faut que je t'embrasse. Décidément, ce que le vieux fait est bien fait !

Le voyageur paya les cent piastres ; et les deux braves gens furent plus riches après qu'avant, tout cela parce que... parce que... " ce que faisait le vieux était bien fait ! " !

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents huit cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,

45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 27 AOUT 1887



M. Goyette, M.P.P., nous a fait arrêter pour libelle, pour un article publié en sa faveur, quelques jours avant l'élection de Laprairie.

Merci, monsieur Goyette, réellement il n'y a pas de quoi. Rira bien qui rira le dernier.

Le citoyen influent

Il est certaines individualités dont l'unique ambition est de figurer dans le rôle de citoyen influent de toutes les assemblées publiques.

Ces hommes éprouvent constamment un besoin indéfectible de voir leurs noms imprimés dans les journaux. Ils ne manquent jamais une réunion où doivent figurer les noms des hommes influents.

Ils sont au comble de la joie lorsque la presse les cite parmi les vice-présidents ou les membres d'un comité exécutif.

Le citoyen influent appose toujours sa signature aux requêtes qui doivent être présentées à la législature ou au conseil de ville pourvu qu'il ne s'engage pas à délier les cordons de sa bourse. Il se rengorge en lisant les journaux lorsqu'il voit son nom à côté de celui d'un capitaliste et d'un riche industriel.

Dans les assemblées publiques au Mechanic's Hall, aux marchés Papineau et Saint-Jacques, le citoyen influent est toujours sûr de trouver un fauteuil sur la plateforme des orateurs.

C'est aussi lui qui seconde toutes les motions et qui laisse épanouir sur sa figure béate un sourire de satisfaction à chaque idée nouvelle émise par un orateur.

Dans les processions de la Saint-Jean-Baptiste il ne veut pas être confondu avec le commun des martyrs. Il s'arrange de manière à avoir un siège dans une voiture à deux chevaux et à porter des insignes gigantesques, car ce serait se rabaisser que de marcher à pied.

Lorsqu'il passe les étrangers demandent aux spectateurs : Quel est cet homme ?

Le citoyen influent se gonflera d'orgueil lorsqu'il entendra quelqu'un répondre : C'est monsieur X..., un citoyen influent.

Tant que ce monsieur aura un maintien digne et majestueux, tant qu'il n'ouvrira pas la bouche pour parler en public, il sera sûr de produire son effet, mais si, par malheur, le citoyen influent (comme de raison nous parlons de l'espèce de citoyen influent qui fait le sujet de cet article) se hasarde à prononcer le moindre discours, il trahit immédiatement son manque d'éducation et l'insignifiance des titres qu'il a à la considération publique. Tout le monde se de-

mande alors comment il a pu acquérir de l'influence sur ses semblables.

Personne n'aime mieux que lui les entrevues avec les reporters.

Il est toujours prêt à émettre une opinion sur n'importe quel sujet, soit sur une planche brisée dans un trottoir, soit sur une crise dans le cabinet. S'il paraît dans le *Star* une série d'entrevues intitulée : "Ce que pensent nos citoyens influents," et si son nom a été oublié, il en fait une maladie. Il arrive des fois qu'il écrive lui-même une entrevue avec lui-même et qu'il la livre aux reporters.

A chaque anniversaire de sa naissance, il engage ses commis ou employés à lui présenter un cadeau accompagné d'une adresse. Dans cette circonstance, c'est ordinairement lui-même qui fait rédiger l'adresse par un reporter ou un avocat et il paie sur sa cassette privée les trois quarts du prix du cadeau. Bien entendu l'adresse paraît le lendemain dans les journaux à tant la ligne.

Il est membre de toutes les congrégations et de tous les clubs. Il figure dans tous les bazars, concerts et représentations publiques.

Nous connaissons un de ces hommes, un marchand de nouveautés qui a pris une agence pour les souscriptions de la colonisation et qui s'est fait annoncer en pleine chaire pendant plusieurs dimanches.

Le citoyen influent de cette espèce ne recule devant rien pour obtenir une réclamation. Aussi un de ces bons jours vous verrez danser le citoyen influent au son du VIOLON.

LE PETIT BAPTISTE ET SON PAPA

Baptiste.—C'est y ben vrai, poupa, que Mercier a réussi à emprunter trois millions et demi ?

Ladébauche.—Oui, mon garçon et ça lui a été chose facile. Les Rouges, vois-tu, criaient sur les toits que la province de Québec était en banqueroute et que son crédit avait été ruiné par les conservateurs. Les Rouges aujourd'hui sont obligés d'avouer que tout ce qu'ils disaient à ce propos était de la blague pour mieux embêter les habitants. Ils ont réussi à trouver l'argent chez les américains, donc notre crédit n'était pas ruiné. Si la province était pour *faillir* on ne lui aurait pas avancé c'te tôle. Si elle passait pour être dure de paie on lui aurait chargé un taux d'intérêt pour la *pleumer* du coup.

Baptiste.—Comme ça, poupa, les Rouges vont se trouver ben grésés d'argent et ils vont se faire aller un peu croche.

Ladébauche.—Oui, mon fils, ils vont se trouver coppés pour quelque temps, mais en toute chose il faut considérer la fin. Y a un boutte à emprunter lorsqu'on n'a pas besoin d'argent. C'est une grosse dette qu'on vient de nous mettre sous les bras. Faudra toujours bien payer un jour. Arrive le jour du paiement, il n'y aura plus à tortiller, ho, la taxe directe. C'est alors que l'habitant fera son paquet et partira pour aller travailler dans les States pour 75 cents par jour. Tiens, tu peux le voir déjà, on arrête partout les travaux de la colonisation et les amis de Mercier travaillent aujourd'hui tant qu'ils peuvent pour faire rater la loterie du curé Labelle, car les nationards savent que cette loterie est la seule source où l'on trouve de l'argent pour ouvrir les terres du Nord.

Baptiste.—Une chose que je trouve ben drôle dans l'emprunt de Mercier, c'est que l'argent passe par la Banque Chimique (sic) de New-York. Pourquoi ça, poupa ?

Ladébauche.—Les libéraux ne font jamais les choses comme les autres. Il faut qu'il y ait toujours quelque chose de sussepismatique dans leur jeu. Ils ont recours à un procédé chimique pour obtenir de l'argent. Le peuple ne comprend pas beaucoup la chimie. Un de mes amis qui a été au collège m'a dit que la chimie était une riguinne pour tripoter et changer les substances. Lorsqu'on travaille la chimie, ça pue gros, je te le garantis. Si les Rouges font de la chimie avec les trois millions, ça

peut pas bon au nez des Canayens. Dès qu'on s'en apercevra on les fera sortir de la boutique.

Baptiste.—On m'a dit l'autre jour que M. Mercier avait destitué M. Quesnel, le shérif d'Arthabaska, il paraît que c'est le commencement de la danse et qu'il va en destituer bien d'autres.

Ladébauche.—Attends que tous les ministres soient de retour à Bytown. Tu vas voir sauter des gros bonnets qui ont été placés par le gouvernement de MacKenzie. Parmi eux il y en a plusieurs qui sont sujets à caution, les uns se sont mêlés d'élection, les autres sont incapables de remplir leur devoir. Johnny a en belle à faire des destitutions le jour où il se décidera à commencer son jeu.

Baptiste.—Il paraît que le petit Vicair Tardivel n'est pas encore réconcilié avec Mercier, à propos de Cloutier de Trois Rivières qui vendait de la boisson sans licence. Encore dernièrement il disait des bêtises à Mercier dans son petit journal.

Ladébauche.—Mon garçon, je ne suis pas prophète, tant s'en faut, mais on n'a pas besoin d'être sorcier pour prédire qu'avant longtemps il y aura une *split* entre Mercier et les Castors. Ces gens-là, ça ne peut pas tirer toujours ensemble. Attends la prochaine session et tu verras si les Castors seront bien épais autour de Mercier. C'est impossible de contenter à la fois les Rouges et les Castors. Le grand vicair se montre très saffre pour les jobs du gouvernement. Il veut que toutes les impressions aillent à l'*Etendard*. Les gens de la *Patrie* commencent à être jaloux. Ils parlent déjà de fonder un organe anglais. La raison pour quoi, ça se voit d'ici : plus d'impressions pour le *Herald*, tout pour la *Patrie*. La prochaine fois qu'on parlera ensemble, je te dirai ce que sera cet organe anglais. Bonjour, mon garçon, dépêche-toi d'aller à l'école, tu vas être en retard.

COUPS D'ARCHET

A la demande d'un grand nombre de lecteurs, nous donnons ci-dessous le portrait de Mlle Aurelie, qui a fait tant de bruit dans le comté de Laprairie :



BEFORE TAKING.



AFTER TAKING.

Un correspondant d'Howick nous demande la signification du surnom de Pistolet donné au rédacteur de la *Vérité*.

L'origine du mot de pistolet remonte à l'époque où Fréchette écrivait ses premières chroniques dans la *Patrie*. Lorsqu'on dit d'un homme c'est un drôle de pistolet, cela signifie qu'il n'a pas grande importance. C'est une espèce de fusil sans plaque, un petit pétard, en comparaison des gros canons de son parti. Pour plus ample information nous référons notre correspondant à l'organe libéral de Montréal.

Ladébauche est devant le magistrat de police pour répondre à une accusation de libelle, contre M. Goyette de Laprairie.

Il veut sortir pour prendre un verre d'eau, mais un constable l'arrête en lui disant :

—You can't go yet.
—Goyette ! tant que vous voudrez, mais donnez-moi à boire.

Entre enfants au Jardin Viger.
—Tu n'as pas besoin de tant te vanter. Mon père a une maison qui coûte deux fois autant que celle de ton père.

—Eh bien ! mon père n'est échevin que depuis six mois. Tu verras ensuite.

Les Sauvages ont apporté dernièrement un petit garçon à la mère du petit Bob.

Bob en contemplant son nouveau petit frère pour la première fois :—Son visage est justement de la couleur de celui de mon oncle Oscar. Ma foi, je crois qu'il doit être un grand buveur !

Céline.—Mon Dieu que je déteste ce monsieur Débarrouche. Il ne sais jamais quoi faire de ses mains !

Maria.—C'est là où tu te trompes, ma chère. Sur ce rapport c'est un des jeunes gens les plus accomplis de Montréal avec qui il m'a été donné de faire une promenade en buggy.

L'impressario de Sarah Bernhardt disait dernièrement à un reporter de New-York : —Le public a tort de croire que cette grande artiste soit venue ici par amour de l'argent américain.

—Vous ne dites pas ça !
—Oui, et je puis le prouver.
—Comment ça ?
—Vous pouvez voir le peu de cas qu'elle fait de l'argent américain lorsque je vous dirai qu'avant de repartir pour l'Europe elle avait changé tout son argent américain pour de l'argent français.

Le whisky et la bière sont, dit-on, les plus grands ennemis de la tempérance à Montréal, mais il y a un autre élément qui deviendra sous peu aussi hostile que les spiritueux à cette noble cause ; nous voulons parler de l'eau de l'aqueduc. L'eau que nous buvons ressemble à celle de beaucoup de grandes villes, elle est si mauvaise que plusieurs médecins en condamnent l'usage.

Comment la tempérance peut-elle gagner du terrain parmi nous lorsqu'elle se trouve dans des conditions si malheureuses ? Le peuple est obligé de boire et si l'eau n'est pas potable, il recourra à d'autres breuvages plus puissants.

Si les zéloteurs de la tempérance veulent faire des adeptes à Montréal, ils devraient perdre un peu moins de temps à combattre la bière et le whisky et guerroyer contre la municipalité qui nous fournit une eau remplie de germes empoisonnés.

Les barbiers les plus terribles sont ceux de Québec.

L'autre jour un Montréalais entra dans la boutique d'un Figaro, près de l'église de la Basse-Ville, pour s'y faire raser. C'était la deuxième fois qu'il y allait.

Il s'étend dans la chaise et un jeune apprenti se met à opérer.

—Là ! vous m'avez encore coupé, fit l'étranger. Je crois que vous ne pouvez pas garder une clientèle bien longtemps si c'est c'est comme ça que vous la servez.

—Moi, je ne rase pas les pratiques. C'est papa qui les rase. Il me permet de raser les étrangers seulement.

—Tu as écouté le sermon attentivement ce matin, mon cher petit mari.

—Oui, ma chère, je l'ai écouté depuis le commencement jusqu'à la fin.

—Quelle partie de ce sermon a le mieux touché le cœur humain ?

—C'était sans contredit la partie que le prédicateur a prononcée *sotto voce*.

—Quelle est cette partie-là ?

—Mais c'est l'endroit où il s'est arrêté pour dire : " Sacrahe de mouche, va ! "

Il était minuit. Un jeune clerc de notaire féru d'amour se jeta aux genoux de la dame de ses pensées dans le salon d'une maison de la rue Amherst et s'exclama :—Virginie ! Virginie ! Il n'y a rien que je ne fasse dans le monde pour vous rendre heureuse.

—Etes-vous réellement sérieux, Henri ?

—Oui je le suis, ma bien-aimée.

—Alors, pour l'amour du ciel, allez-vous-en chez vous et laissez-moi me coucher !

ON DEMANDE

Cinq mille jeunes gens avec de belles gueules pour tirer des touches avec des cigannes de 10 cents réduites à 5 cents, tels que les Crème de la Crème de Fortier. S'adresser au Vrai Brazeau, No 47 rue St-Laurent. Brazeau est gréé en cigarettes comme pas un. Il vend les Old Judge, Vanity Fair, Sweet Caporal à 10 cents le paquet au lieu de 15 cents comme tous les autres tabacolistes. Maintenant c'est le temps de se stocker à bon marché.

Personnel.—Black Joe est de retour de son voyage au bord de la mer. Le hâle a malheureusement gâté son teint et brisé les lignes délicates qui composent sa sympathique physionomie.



Police correctionnelle du Mans.

UNE SORCIÈRE A L'EAU BÉNITE.

Ah ! madame !
Plaiguez, plaiguez mon tourment,
J'ai perdu ma femme
Bien subitement.

Musique d'Offenbach à part, c'est en ces termes ou à fort peu de chose près, qu'un brave menuisier du Mans exhalait ses plaintes dans le tuyau auditif de la veuve Collet qui semblait prendre une part extrême à sa douleur. Celle-ci était sincère et profonde, et c'est pourquoi l'infortuné mari délaissé—car Mine Bouvier, parfaitement vivante, s'est contentée de filer à l'anglaise—contait sa peine à tous venants, sans trop choisir ses confidents. Il n'en trouva point de plus empressé que la femme Collet qu'il voyait pour la première fois et qui, lorsqu'il lui eut détaillé

Ah ! c'est un coup bien rude
A recevoir,
Malgré l'habitude
Qu'on en peut avoir.

s'écria tout d'un coup : Allons ! consolez-vous. Je vous la ferai revenir, votre femme. J'ai pour cela un moyen secret, une puissance de sort, mais pour cela il faut que vous ayez confiance et que vous fassiez tout ce que je vais vous dire.

Le menuisier protesta de sa foi et de son obéissance.

—Bien, reprit la commère, avez vous trois pièces d'or de vingt francs ? Ce n'est pas pour vous les emporter, mais c'est pour la conjuration.

—Je ne sais pas si j'ai trois pièces de vingt francs, mais six pièces de dix francs feraient-elle l'affaire ?

—Parfaitement. Et en effet, on verra que, pour l'usage qu'elle en voulait faire, peu lui importait.

Nos deux gens, la sybille et le pseudo-veuf, montèrent dans la chambre à coucher, où après avoir reçu l'or qu'elle mit bien en évidence, la femme Collet se fit apporter du linge ayant appartenu à l'ingrate envolée, des buis bénits et de l'eau bénite.

Elle se livra alors à une féerie d'incantations qui frappèrent le brave homme d'une respectueuse terreur. Après quoi elle plaça l'or au centre du linge, l'entoura de fragments de buis bénits, en fit un paquet qu'elle aspergea d'eau lustrale et plaça le tout dans l'armoire sous une pile d'étoffes. Puis fermant le bahut avec force marmottements et contorsions, elle remit la clef à Bouvier.

—Votre femme reviendra dans cinq jours, dit-elle, et si vous vous gardez d'ouvrir ce placard, et si vous dites matin et soir cinq *Pater* et cinq *Ave*.

Après quoi la sorcière s'esquiva d'un pas allègre, sans laisser une odeur de soufre, et se dérobant aux remerciements et aux protestations du menuisier. Les cinq jours lui parurent bien longs. Enfin, ne voyant apparaître ni sa femme ni sa mystérieuse protectrice, il ouvrit l'armoire, retira le paquet magique et y trouva, au lieu de l'or qu'il y avait vu mettre, des rondelles de bouchon. Il y avait bien eu réellement prodige, et pour un individu aussi crédule que le bonhomme, on eut pu peut-être le convaincre ; mais les magistrats qui eurent vent de l'aventure sont sceptiques, d'autant plus que la digne sorcière a déjà été condamnée cinq fois pour des exploits de magie blanche, qui jadis lui eussent valu la hart et le bûcher, mais aujourd'hui se réglent en police correctionnelle.

La veuve Collet a été condamnée à treize mois de prison et à la relégation. Quant au menuisier, il en est pour ses soixante francs et ses cent *oremus*. Notez que ceci ne se passe point dans un coin reculé de la campagne, mais au cœur de la ville—éclairée à la lumière électrique, pourvue de tramways et de téléphones—que la victime est un patron employant plusieurs ouvriers, électricien et commerçant notable.



LE DERNIER VOYAGE DES ARBITRES DE LA PUISSANCE.

Un passager (se réveillant en sursaut) Conducteur, qu'est-ce que cela viens de rêver que je voyais passer un fourgon du bureau de

Le Conducteur. Pardonnez, vous étiez près du secrétaire de la commission arbitrale M. Charles Thibault. C'est la dernière fois qu'il voyage sur la ligne. On dit que la commission est à la ve d'être abolie.

Bibliomanes et bibliomanie

La grande joie des bibliomanes, la seule est de posséder un livre dont il ne reste plus d'exemplaire nulle part. On rapporte à ce propos une amusante anecdote :

Un bibliomane anglais fort riche — les Anglais sont plus bibliomanes que tous les autres peuples réunis—possédait un petit volume très rare, le seul (notre homme le pensait ainsi) qui restât de l'édition. Tout à coup il apprend qu'un exemplaire semblable existe à Paris. Il bourre son portefeuille de banknotes, traverse la Manche et arrive chez son rival. Après les compliments d'usage :

—Monsieur, dit-il, vous possédez un exemplaire de tel ouvrage ?

—Oui, monsieur, il est là dans ma bibliothèque : le voici.

—Je vous en offre 1,000 fr.

—Monsieur, je ne fais pas commerce de livres.

—5,000 francs, alors ?

—Je suis confus, monsieur...

—10,000 francs ?

—Mais je vous répète...

—15,000 francs ?

—Monsieur ?...

—20,000 francs ?

—Devant une telle insistance, il y aurait de l'impolitesse à refuser, le livre est à vous, monsieur.

L'Anglais triomphait ; il sort de son porte-monnaie vingt billets de 1,000 francs qu'il donne en échange du précieux boudin.

Tout ce petit débat avait lieu devant la cheminée.

L'Anglais examine attentivement le petit livre, puis, avec une satisfaction tout anglaise, il le jette au jeu.

Le vendeur croit qu'il a affaire à un fou et se précipite pour retirer le volume du foyer.

—Monsieur, lui dit l'Anglais en l'arrêtant, moi aussi je possède un exemplaire de cet ouvrage ; c'est le seul qui existe aujourd'hui. Je vous salue.

Une femme soldat.

Un souvenir sur les femmes qui ont combattu dans l'armée française :

Le 27^e régiment fut mis en déroute près de Lisbonne, le 2 mai 1808, et perdit son colonel pendant la mêlée ; le sergent Ghesquière, l'apercevant étendu à côté de son cheval, dit à l'un de ses camarades : Le corps d'un colonel est un drapeau qui appartient au régiment, et le 27^e gardera le sien ! Ils s'avancèrent tous les trois vers l'endroit où était couché le blessé, mais les deux autres, blessés à leur tour, restèrent en chemin. Ghesquière s'avança seul, il essaya vainement d'enlever le corps de son colonel sur ses faibles épaules ; deux soldats anglais tentèrent alors de lui résister.

Le sergent saisissant son fusil, blessa ses assaillants, les fit prisonniers, puis, aidés par eux, il rapporta dans le camp le colonel qui

respirait encore. Ghesquière fut blessé plusieurs fois, mais, un jour, blessé en pleine poitrine et forcé de se laisser opérer on reconnut que ce vaillant soldat n'était autre qu'une femme nommée Virginie Ghesquière née à Deulémont près de Lille, et qui était entrée sous les drapeaux à la place de son frère jumeau, au commencement de l'année 1806. Elle était d'une constitution délicate et les rigueurs d'une telle campagne eussent pu lui être fatales. Elle fut décorée par ce même colonel et quitta l'armée à la fin de l'année 1812.

Conseils hygiéniques

POUR LA SAISON DES CHALEURS.

Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs une liste des choses qu'ils pourront se mettre dans l'estomac en se levant le matin pendant les grandes chaleurs. Cette liste est authentique, car elle a été composée par une personne qui lit attentivement les grands journaux et qui a compilé les conseils les plus sages. Plusieurs citoyens qui ont suivi ces conseils s'en trouvent fort bien aujourd'hui.

Prenez le matin
Une pincée de sel dans un verre d'eau glacée.

Une cuiller à thé de sel dans de l'eau aussi chaude que vous pourrez la boire.

Une limonade froide très sucrée.
Du jus de citron chaud avec du sel.

Mangez un citron complet sans rien boire.

Un cocktail.
Du café noir.
Des tranches de pain grillé et du thé fort.

Le jus de trois oranges.
Un œuf cru.
Du thé de bœuf.

Immédiatement en vous levant prenez un cracker dur et mastiquez-le soigneusement pendant cinq minutes.

Prenez un bain tiède et absorbez l'eau par les pores de votre peau. Cela vous rendra agile et actif pendant toute la journée.

Prenez de l'exercice jusqu'à ce que vous soyez en transpiration.
Buvez ensuite de l'eau qui a été bouillie et débarrassée des germes dangereux.

Ce n'est là que le commencement de la liste. Tous les jours les gazettes nous arrivent avec de nouveaux conseils.

Comment se porterait la personne qui suivrait tous ces conseils à la fois ?

La logique des babies.
La maman du petit Bob est en train de causer avec une de ses amies :

—Et mademoiselle X..., est-ce qu'elle ne s'est pas mariée ?

—Pas du tout : elle est restée fille, tout ce qu'il y a de plus fille.

Le petit Bob, à sa mère :
—Dis donc, maman, si elle s'était mariée elle serait donc devenu garçon ?

Les domestiques :
—Vous savez, Marie, je ne souffrirai pas plus longtemps que vous receviez votre cousin dans la cuisine.
—Madame est bien bonne ; mais il est si timide qu'il n'osera jamais entrer au salon.

Définition du caissier !
"Un ange gardien qui joue souvent des ailes."

Aphorisme de saison :
Rien n'est beau que le frais ; le frais seul est aimable.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait naissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

LOTÉRIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 17 Aout 1887

— SERA DE —
\$60,000.00

COUT DU BILLET
Première Série . . . \$1.00
Deuxième Série . . . 25 ct

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,
S. E. LEFEBVRE,
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

L'HOTEL CANADIEN D'OTTAWA

Depuis plusieurs années le public s'est plaint, avec raison, de ne pouvoir trouver un hôtel canadien de première classe à Ottawa. M. Georges Latrémouille a rempli cette lacune en ouvrant un magnifique établissement où les voyageurs trouveront tout le confort désirable : chambres spacieuses, bien aérées, meublées avec luxe dans le dernier goût. L'hôtel est au centre de la ville avec vues sur le Parc et la rue Sussex. La buvette renferme les vins des meilleurs crus. Les députés qui y ont logé pendant la dernière session se déclarent parfaitement satisfaits. Prix modérés. L'Hôtel Canadien est aux numéros

536 et 538, RUE SUSSEX.
25 juin—2m

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

J. N. LAMARCHE
RELIEUR
No. 17, RUE SAINTE-THÉRÈSE
Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel
MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

L'AMOUR AU COLLEGE

J'avais seize ans. J'étais petit, blond, chétif. Je rougissais au moindre mot, à la plus légère observation, pour rien, à la pensée qu'on pouvait me voir rougir. J'avais l'air d'une fille. J'étais innocent comme l'agneau qui vient de naître.

C'est que, jusqu'à treize ans, ma vie s'était écoulée sous les regards attentifs de mes parents. Je ne les avais pas quittés un seul jour, faisant mes premières études sous la direction d'un précepteur, un excellent abbé qui me traitait comme un ami et que j'aime encore comme un vieux camarade de classe. Quand ma santé délicate le permit, mes parents me firent entrer en seconde dans une grande pension aristocratique rivalisant, au chef-lieu du département, avec le collège universitaire.

J'eus bien quelque peine à m'habituer à cette vie en commun, loin des tendresses maternelles. Mon caractère timide et farouche me tenait éloigné des jeux et des causeries joyeuses. J'avais un ami, un seul. Il se nommait André. Plus âgé que moi de deux ans, bien qu'il fût dans la même classe, il se destinait à la prêtrise.

Le vaste édifice où j'étais prisonnier situé dans un faubourg de la ville, bien aéré, comprenait différents corps de logis. Deux grandes cours, ombragées de marronniers et d'acacias et séparées par le bâtiment central, confinaient sur les autres côtés à de beaux jardins.

Le premier étage était occupé par des appartements garnis que la propriétaire, la plantureuse et imposante Mme Dupré louait aux officiers de cavalerie de la caserne voisine.

Devant la maison s'étendait un beau jardin terminé par un bosquet d'arbustes épais où se perdaient dans l'ombre et les feuillages quelques allées sinueuses. Un jour, mon infirmier était en retard, je m'aventurai timidement dans le jardin, regardant les fleurs pour me donner une contenance et marchant dans la direction du bosquet.

En revenant sur mes pas, je levai la tête et j'aperçus, sous la marquise de la porte d'entrée, au milieu d'un encadrement de clématites et de vignes vierges, assise et faisant de la tapisserie, Elvire, Elvire elle-même, en chair et en os, c'est-à-dire la fille de Mme Dupré, une grosse et jolie blonde de dix-huit ans, épanouie dans sa robe claire, comme une pivoine rose.

Pour la première fois, je remarquai en rougissant que je portais la blouse d'uniforme et que mon pantalon trop court laissait voir mes souliers mal cirés. Je rentrai tout ému à la pension.

*** Les jours qui suivirent cette rencontre inespérée, je fus tout préoccupé et tout songeur. Mes devoirs et mes leçons en souffraient. André me dit :

—Tu as l'air tout chose. Que t'arrive-t-il donc ?

Je lui répondis d'un air profondément mystérieux : sans autres explications :

—Décidément, mon cher, je suis amoureux.

Le vendredi, je procédai à ma toilette avec une attention particulière. Je remplaçai ma blouse par mon paletot des jours de sortie. Je soignai mon nœud de cravate et je partis, le cœur battant, pour le bain.

La dame de mes pensées était assise à la même place, les yeux fixés sur sa tapisserie. Je marchais en la regardant à la dérobée. Je constatais avec ravissement que ses cheveux blonds formaient autour du front une auréole de petites boucles. Elle avait le nez court, un peu ouvert, au-dessus d'une bouche rouge aux lèvres charnues et de belles joues vermeilles. Le visage

était trop arrondi, trop potelé ; mais l'ensemble était si frais que je n'hésitais pas à la trouver adorable.

J'avais déjà passé et repassé plusieurs fois devant elle, sans qu'elle y prit garde, quand elle releva la tête. Je soulevai avec respect ma casquette en la saluant. Elle me rendit mon salut, et je crus entrevoir sur ses lèvres un imperceptible sourire. J'allais peut-être avoir l'audace de lui adresser la parole, quand un superbe officier de dragons, débouchant bruyamment d'une pièce voisine, vint mettre en déroute mes projets.

—Rosa, criait Mme Dupré de l'intérieur, c'est monsieur de Falemberge qui désire un renseignement.

Le soir, je dis à mon ami André air rayonnant :

—Je l'ai revue et elle m'a souri.

*** Le mardi suivant, mon bain ne fut pas de longue durée. J'avais tant rêvé à ce doux sourire qu'il était devenu pour moi un encouragement certain, bien fait pour triompher de ma timidité naturelle, et j'avais hâte de la revoir et de lui parler.

O bonheur ! elle était seule.

—Mademoiselle, lui dis-je en la saluant, le bain me fatiguait aujourd'hui. Voulez-vous me permettre d'attendre ici l'arrivée de l'infirmier de la pension ?

—Mais, certainement, monsieur, me répondit-elle d'une petite voix minaudière qui me fit songer à la musique des anges dans le paradis ; donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

Je m'assis très troublé. Je n'avais pas prévu un succès aussi rapide. Je tournais ma casquette entre mes doigts, ne trouvant pas une idée à émettre pour entamer la conversation. Elle s'aperçut de mon embarras et, généreusement, vint à mon secours :

—C'est donc vous, monsieur, qui venez régulièrement deux fois par semaine ?

—Oui, mademoiselle.

—Vous faites partie de la division des grands ?

—Oui, mademoiselle.

Et elle continua de la sorte avec un intérêt et une présence d'esprit qui me ravissaient, tant et si bien que je retrouvai bientôt tout l'aplomb dont j'étais capable. Je causai longuement de la pluie et du beau temps, des fleurs qui l'entouraient, de la tapisserie qu'elle allait achever. Je glissai adroitement quelques compliments discrets. Je crus même devoir lui parler littérature. Je lui confiai mon amour pour la poésie. Je lui fis part de mes lectures. Elle adorait aussi Lamartine. Elle rêvait de promenades, la nuit, sur des lacs, en écoutant la chanson des rameurs. Nous nous comprenions déjà. Elle me dit qu'elle venait de finir la lecture d'un charmant volume de vers qu'elle avait là, sur sa table à ouvrage, et me le tendant :

—Vous le lirez, ajouta-t-elle, et vous me donnerez votre avis.

Je partis rayonnant en serrant sur mon cœur le petit volume.

*** Les quinze jours qui s'écoulèrent après cette première entrevue furent pour moi une suite non interrompue de joies et de ravissements. Il me semblait que je voguais en plein ciel sur un nuage azuré. Je regardais mes condisciples avec une pitié voisine du dédain. Je connaissais enfin le plus exquis des sentiments, et ce sentiment j'en étais sûr, était partagé.

J'ouvrais chaque jour, à la dérobée, dans la salle d'étude, le livre qu'elle m'avait prêté.

Je ne me hâtais pas de rendre ce volume. Il me semblait que j'étais moins séparé d'elle, ayant près de moi son livre que j'emportais même au dortoir pour le parcourir la nuit à la pâle lueur des veilleuses. Et puis, il m'était venu une idée que je trouvais superbe. J'avais rimé en son honneur quelques strophes, émues, à mon sens, un pur chef-d'œuvre. Le hasard m'offrait un excellent moyen

de lui faire parvenir mes vers. Je glisserais mon poulet à la première page du livre, et, en le lui remettant je la prierais de lire quelques réflexions notées à son intention.

J'enfermai dans le livre ma déclaration brûlante, et je me promis d'exécuter mon ingénieux projet à ma prochaine visite.

*** Cette fois, le petit dieu qui préside aux aventures d'amour s'était amusé à déranger tout mon plan de campagne.

Je vis de loin Rosa, à sa place habituelle, mais entourée de plusieurs personnes, parmi lesquelles Mme Dupré causant avec animation, une autre dame en grande toilette et un grand jeune homme de vingt-cinq à trente ans, imberbe, pâle, l'air embarrassé, tout raide dans sa redingote neuve.

—Ce sont des parents en visite, pensai-je, et je battis en retraite.

Quelques jours après je fus plus heureux. Elle était seule. Je lui expliquai mon ennui de n'avoir pu lui parler le mardi précédent. Je m'excusai d'avoir gardé si longtemps son livre et je le lui rendis, en la priant de l'ouvrir à la première page.

Je la suivais des yeux, plein d'anxiété. Elle souriait, paraissait flattée :

—C'est très joli, très gracieux.

A ces mots, sans préméditation, d'un mouvement instinctif, je lui pris la main et, tout rouge d'émotion, je baisai cette main potelée qu'elle ne retirait pas, en disant : Je vous aime !

Sans paraître autrement surprise, sans irritation, avec un regard indéfinissable que je pris pour un aveu : Enfant ! dit-elle.

Et ce fut tout.

Mme Dupré, donnant des ordres de sa grosse voix de commandement, faisait son entrée. Je m'enfuis tout haletant, étonné de mon audace, transfiguré, triomphant, inquiet et ravi.

*** Ce premier baiser sur cette main blanche transforma subitement la nature de mon amour. Des impressions nouvelles, de vagues désirs me troublaient. Je marchais le front haut et le regard assuré comme un don Juan fatal et je disais à André, avec la fatuité d'un Lovelace :

—J'ai une maîtresse.

André me regardait avec un étonnement mêlé de crainte.

Le hasard se mit encore de la partie pour irriter ce que je croyais une passion profonde. Pendant quinze grands jours, je ne la rencontrai pas une seule fois.

Que s'était-il donc passé ? M'en voulait-elle de ma déclaration trop brusque ? Sa mère avait-elle remarqué mon assidue et compromettante ? Si elle était malade, gravement malade ! Cette pensée m'obsédait. Je résolus d'en finir avec cette incertitude affreuse.

Un vendredi, c'était au commencement de juillet, après m'être enfermé dans ma cabine uniquement pour ne pas éveiller les soupçons de l'infirmier, je sortis dès qu'il eut le dos tourné, bien décidé à connaître à tout prix le mot de l'énigme.

Je me rendis d'abord à sa place favorite. Personne. Je m'assis, espérant que Mme Dupré ne tarderait pas à paraître et que je pourrais l'interroger. Rien.

Je me mis alors à parcourir le jardin. Je parvins ainsi jusqu'au bosquet et je pris une des allées sombres. Soudain un bruit de voix me fit tressaillir. Je m'arrêtai. J'eus comme le pressentiment d'un grave danger.

Me cachant derrière un arbre, retenant mon haleine, j'entr'ouvris avec précaution le feuillage épais de la charmille et j'aperçus, dans l'ombre du cabinet de verdure Rosa, Rosa elle-même et l'officier de dragons que j'avais déjà une fois rencontré.

Ils paraissaient très émus et parlaient avec animation. J'écoutai.

—Pourquoi ces soupçons ? disait Rosa, toute tremblante. Vous savez bien, capitaine, que je n'aime que

—Je le pense bien, répondait le capitaine d'une voix féroce, mais ce blanc-bec qui rôde toujours autour de vous me déplaît considérablement. Sacrebleu ! aussi vrai que je suis le vicomte de Falemberge, je lui couperai les deux oreilles avec mon sabre.

Et, tirant à moitié sa grande lame étincelante, il la laissait retomber dans le fourreau avec un bruit terrible.

Je pris à pas de loup une petite allée couverte et je m'enfuis, sans en entendre davantage. Jamais je n'avais éprouvé une émotion pareille.

Je n'avais pas peur ; oh ! non, je n'avais pas peur, bien qu'il s'agit, à n'en pas douter, de moi et de mes oreilles. Mais je tombais subitement du haut de mes rêves et de mon bonheur dans l'affreuse et navrante réalité.

—Elle me trompe avec un dragon ! pensai-je ; ah ! la traîtresse ! Je la déteste, maintenant ; je l'exècre. Je ne veux plus jamais la revoir. Et je me retournais pour regarder si elle ne venait pas, escortée de son brutal et effrayant chevalier.

Heureusement l'infirmier ouvrit la porte, et je le suivis tremblant et pâle comme un mort. Je lui dis que le bain m'avait fait mal ; que je souffrais de la tête ; que j'avais des frissons.

On m'autorisa à rester à l'infirmierie. Là seul dans ma chambre, je pleurai amèrement. Pendant quelques jours, je fus triste et désolé. J'avais un peu de fièvre. Le médecin, à mon grand soulagement, m'interdit les bains. Bientôt, la colère prenant le dessus, je repris mon cours et mes études, ne cessant de répéter en moi-même avec fureur : Rosa, tu es un monstre de duplicité et d'ingratitude !

Je dis à André, tout ahuri de ce dénouement :

—J'ai rompu avec elle. Elle me trompait avec un soudard !

*** Les vacances, la vie de famille les promenades dans les bois calmèrent peu à peu ma douleur et mon amour. Je n'éprouvai bientôt plus qu'une immense déception. J'étais humilié d'avoir été bafoué de la sorte. Je finis par me faire une philosophie, et j'arrivai à conclure que les femmes ne méritent pas les soucis qu'on se crée pour elles.

Quand je rentrai à la pension, j'eus comme un retour vers mes rêves envolés : Qui sait ? Elle m'aime peut-être et se repent du mal qu'elle m'a fait.

Je ne pus m'empêcher de questionner l'infirmier.

Il m'apprit que Mme Dupré avait épousé, pendant les vacances, le fils d'un riche marchand de pâtes d'abricots, le jeune homme apparemment que j'avais aperçu avec sa mère, et dont le capitaine voulait couper les oreilles. Il ajouta que le régiment de dragons avait été remplacé, à la caserne voisine, par le huitième husards.

Je me sentis soulagé d'un grand poids. J'étais vengé.

G. MARC.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,

IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,

IMPRESSIONS DE COMMERCE

Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS

CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS

BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,

GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.